



L'enrichissement des collections du Muséum de Lyon au XIXe siècle : le cas des collections de zoologie.

In: Côté Michel (Dir.), La passion de la collecte, du muséum au musée des Confluences, Lyon, département du Rhône-musée des Confluences, 2008.

Fiche détaillée

Numéro d'inventaire : 11864_06

Auteurs : Clary Joël, Audibert Cédric

Éditeur : Musée des Confluences (Lyon, France)

Format : physique

Accès à la ressource : Consultable sur place

Public visé : Tous publics

Citer ce document / Cite this document :

Clary Joël, Audibert Cédric. L'enrichissement des collections du Muséum de Lyon au XIXe siècle : le cas des collections de zoologie. In: Côté Michel (Dir.), La passion de la collecte, du muséum au musée des Confluences, Lyon, département du Rhône-musée des Confluences, 2008. pp. 89-103.

<http://www.museedesconfluences.fr/fr/node/1807>

Collection d'oiseaux de Gilbert Tirant, cote PH18801, musée des Confluences (Lyon, France) – crédit photo Olivier Garcin.



Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification.

L'enrichissement des collections du Muséum de Lyon au XIX^e siècle

Le cas des collections de zoologie

Joël Clary, conservateur des Sciences de la Vie
Cédric Audibert, chargé des collections d'Invertébrés
musée des Confluences

Quelle histoire se cache derrière les objets des collections du Muséum ? Que sait-on de cette histoire ? Approfondir la connaissance historique des collections peut-il changer le regard porté sur les collections ? Autant de questions pour lesquelles nous nous efforcerons de trouver des éléments de réponse tout au long de notre discours.

I. Les sources de la connaissance historique et leurs limites

Les collections du Muséum ont une histoire longue et mouvementée. Leur étude – a fortiori leur historiographie – s'avère tout aussi intéressante que difficile. Celle-ci s'appuie sur les informations portées par les objets eux-mêmes (marquage, étiquettes, fig. 1), les livres d'entrée, les livres d'inventaires, les documents d'archives ainsi que les publications des auteurs.

Un premier constat est qu'une proportion non négligeable d'objets a disparu au fil du temps. Pour ceux qui ont été conservés jusqu'à nous, les tentatives de corrélation entre ces objets et les informations archivées font ressortir :

– le manque flagrant d'information pour bon nombre de donations et d'achats, sans que l'on sache si cela correspond réellement à un déficit initial d'archivage ou à la disparition ultérieure de documents archivés ;



Fig. 1. Marquage sur un plastron de tortue (1821). ©Joël Clary, musée des Confluences.

lots, il est impossible de lier chacun des spécimens aux listes d'origine. Cette difficulté de corréler les objets physiques avec les sources archivées est un lourd handicap pour le conservateur. Pour cette même raison, il est extrêmement difficile de repérer les plus vieux objets entrés au musée, car ils ne possèdent pas de caractère descriptif qui permette de les distinguer avec certitude des autres spécimens présents en collection. Plus un objet est ancien, moins les chances de le documenter seront grandes, l'effet du temps s'ajoutant à l'imprécision originale des objets entrés avant le XIX^e siècle ;

– l'ambiguïté sur le fait même de l'acquisition de certaines pièces de collection, dont on ne peut même plus savoir si elles ont réellement intégré les collections du musée ou si elles ont disparu par la suite. Ainsi, les informations de l'acquisition en 1843 de la collection d'insectes De Villers¹⁶⁴ n'ont jamais pu être vérifiées. On s'interroge encore sur la quantité réelle de coquilles de la collection Gaspard Michaud¹⁶⁵, qui ne semble pas correspondre à ce que rapportent les archives en 1866. Qu'est-il advenu de la collection d'insectes de Paul Merck¹⁶⁶ dont la collection de papillons a été donnée au musée, comme l'atteste la plaque de marbre des donateurs du musée (fig. 9) et dont le nom ne figure sous aucun des papillons de nos collections ?

Certaines pratiques muséales peuvent nous fournir quelques explications.

¹⁶⁴ Charles Joseph De Villers ou Devillers (1724-1810) : physicien et entomologiste français, né à Rennes. Sa collection de coquilles (10 500 échantillons) est conservée au Centre de conservation du Muséum de Lyon depuis 1843

¹⁶⁵ Gaspard-Louis-André Michaud (1795-1880) : malacologiste et géologue français, né à Sornac (Corrèze). La problématique de ses collections a fait l'objet d'une étude : Boyer F. & Audibert C., « Histoire et situation actuelle des collections malacologiques de Gaspard Michaud (1795-1880) », *Cahiers Scientifiques*, n° 13 : pp. 111-128

¹⁶⁶ Paul Merck (1793-1849) : naturaliste entomologiste français, né à Lyon



Fig. 2. Collections générales d'insectes et de coquilles pour exposition au public.
© Cédric Audibert, musée des Confluences.



Fig. 3. Collection générale de coquilles, servant de collection de référence scientifique.
© Cédric Audibert, musée des Confluences.

1. La première concerne la pratique de la mise en collection générale. L'étude historique de nos collections montre que l'on procédait très souvent au regroupement de spécimens d'histoire naturelle provenant de différentes sources ou collections. Cette pratique était largement répandue au XIX^e siècle, la collection se devant être un reflet le plus exhaustif possible des connaissances.

Un premier type de collection générale, plus particulièrement destiné au public, servait en quelque sorte de collection d'exposition (fig. 2), avec un nombre limité d'individus de chaque espèce, mais présentant le plus grand nombre de taxons possible. On en retrouve encore les traces sous la forme de grands cadres vitrés d'insectes, présentés verticalement, ou encore de tiroirs vitrés renfermant des coquilles. L'intégration de matériel en collection générale s'est généralement accompagnée d'une perte, totale ou partielle, d'informations jugées non essentielles pour le public. L'organisation actuelle de la collection d'oiseaux, bien qu'intégralement en réserve, relève encore de cette logique.

Un second type de collection générale était à but plus scientifique (fig. 3). Le regroupement de spécimens d'insectes et de coquilles en une collection générale scientifique d'étude a été opéré au Muséum de Lyon au XIX^e siècle et a probablement été, là aussi, à l'origine d'une altération des informations portées par les objets, auxquelles on ne portait pas alors le même intérêt. Notons que ce type de collection est encore pratiqué de nos jours dans un

certain nombre d'institutions scientifiques – y compris la nôtre mais de manière limitée – pour son côté pratique, car il permet d'avoir une vision instantanée du matériel disponible pour un groupe taxinomique donné. Si les collections générales réalisées aujourd'hui tiennent compte des enseignements du passé, en gardant soigneusement toute l'information et la traçabilité voulues, elles désavantagent la présentation donnée originellement par son auteur.

2. La seconde pratique est celle des échanges de matériel de collection. Cette pratique était également très répandue au XIX^e siècle, toujours dans la logique de disposer du plus grand nombre de taxons scientifiques différents, les « doubles » servant de monnaie d'échange pour combler les lacunes de la collection. L'échange pouvait porter sur quelques objets isolés ou, au contraire, sur une grande série d'objets. Il était pratiqué avec des musées, des institutions diverses ou des particuliers. C'est ainsi qu'en 1878, « des » coquilles des mers de Chine de la collection Meunier sont cédées à M. De Fréminville en échange de 74 silex. On note aussi, en 1880, l'échange d'insectes avec M. Villard, fabricant de velours, sans en connaître le contenu ni les motivations. Les liens du musée avec le monde artistique ou artisanal étaient parfois étroits. Beaucoup de matériel a été cédé à diverses institutions locales : l'École vétérinaire de Lyon, l'Institut expérimental agricole d'Écully, la faculté de Médecine, la faculté des Sciences de Lyon pour ses cours, des écoles... Malheureusement, la nature de ces échanges ou de ces cessions n'a pas toujours été correctement consignée.

2. La dynamique d'entrée des collections zoologiques au XIX^e siècle

Il fallut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour voir apparaître, dans la définition du mot « collection », l'intérêt scientifique. Le *Grand Robert* (1755) définissait la collection comme « une réunion d'objets ayant un intérêt esthétique, scientifique ou valeur de rareté »¹⁶⁷. Les mots « collectionner » et « collectionneur » n'apparaîtront qu'au milieu du XIX^e siècle.

2.1. Influence de l'environnement scientifique, politique et social

Si les cabinets de curiosités apparus à la Renaissance rassemblaient des objets très hétéroclites, sans ordre, et où seuls l'étrange, l'inédit, le bizarre avaient leur place, ceux-ci s'organisèrent progressivement à partir du XVII^e siècle, et encore plus au XVIII^e siècle, avec l'amélioration des systèmes classificatoires à l'époque des encyclopédistes. Ils furent remplacés au

¹⁶⁷ Cité dans : BERGER P., PRADIER H., LAUXEROIS J., GRUNBERG G., « La notion de collection ou comment lutter contre l'éparpillement des choses dans le monde », Éd. de la Bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 2004, 32 p.

XIX^e siècle par les musées scientifiques et par l'apparition des associations naturalistes, dont l'importance sera considérable à la fin du XIX^e siècle. On passa ainsi de la simple curiosité naturaliste, assez librement exprimée au sein de ces cabinets (« chaos organisé »), au naturalisme en tant que science, avec l'émergence de véritables musées de science, de plus en plus spécialisés et soucieux d'être à la pointe du progrès scientifique, plus particulièrement en histoire naturelle et en médecine.

Les musées du XIX^e siècle se dédièrent à la recherche scientifique (sciences expérimentales, physiologie, anatomie, industrie pour les collections géologiques et minières) et la taxinomie y était omniprésente. Les collections, tout en conservant leur vocation encyclopédique, enrichies par des apports variés, devinrent de plus en plus importantes, quantitativement et qualitativement. On passa progressivement d'une recherche de l'exhaustivité mondiale vers des collections spécialisées, régionales, systématiques (collections de référence). Comme l'indiquait si bien Arnould Locard en 1880 dans son discours consacré aux naturalistes lyonnais, « *toutes ces branches si diverses de la zoologie, de la botanique et de la géologie jetaient leurs premiers rameaux où tant d'enfants de Lyon venaient cueillir ces fruits dont la science semble si prodigue.* ¹⁶⁸ »

Le Muséum de Lyon s'inscrit fortement dans ce courant, et le XIX^e siècle fut caractérisé par un fort accroissement des collections. Mais cette dynamique, loin d'être continue, fut confrontée à de multiples événements politiques, des crises majeures, des problèmes internes... Elle demeura très liée au contexte scientifique, social et politique des époques traversées (fig. 4, haut).

D'une manière globale, on peut dire que le XIX^e siècle fut un siècle de croissance ponctué de crises¹⁶⁹ (fig. 4, haut). Les différentes directions du musée suivirent étrangement les périodes qui marquèrent l'Histoire française, et les vicissitudes que connut le musée coïncidèrent largement avec les événements politiques majeurs (fig. 4, bas) : les périodes critiques sans directeur, les collections laissées à l'abandon sont directement ou consécutivement liées à des crises politiques importantes (1814-1815, 1830-1831, 1848, 1870-1871).

Cette dynamique d'acquisition fut également liée aux orientations données par les directeurs successifs, eux-mêmes tributaires des moyens qui leur étaient attribués, et donc des restrictions budgétaires liées aux événements politiques. Ainsi, la révolution de 1848 fut suivie de restrictions budgétaires si drastiques qu'elles découragèrent le directeur Jourdan – pourtant si actif sous la Monarchie de Juillet – de poursuivre sa première mission de conservateur des collections et les laissa, faute de moyens, à un quasi-abandon.

¹⁶⁸ Locard A., « *Les Sciences naturelles et les naturalistes lyonnais dans l'Histoire. Discours de réception à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon (21 décembre 1880)* », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, IV (1879-80), 1881, p. 350

¹⁶⁹ De nombreux historiens considèrent le XIX^e siècle entre 1815 (fin de l'Empire napoléonien) et 1914 (début de la Première Guerre mondiale)

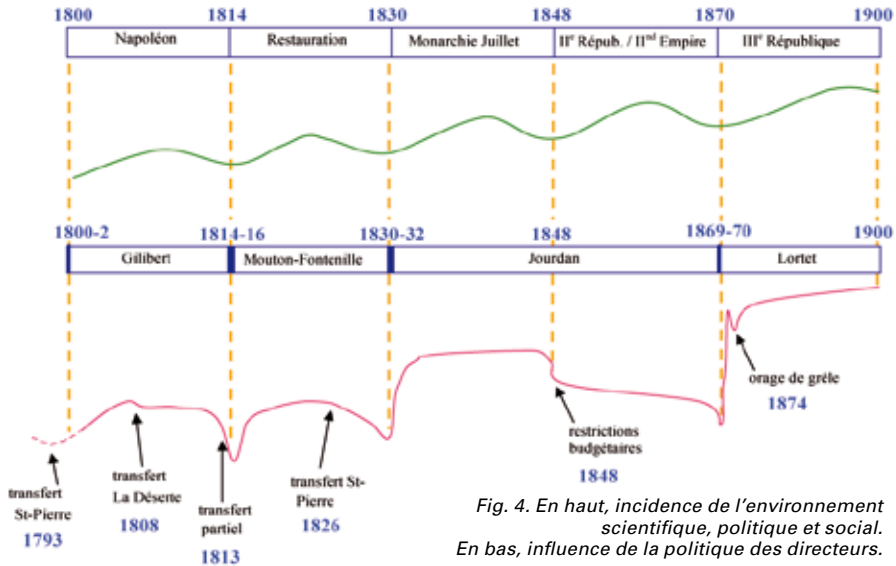


Fig. 4. En haut, incidence de l'environnement scientifique, politique et social. En bas, influence de la politique des directeurs.

– **Jean-Emmanuel Gilibert**¹⁷⁰ fut chargé de remettre en état ce qui restait des collections du cabinet de curiosités de Monconys-Pestalozzi après la Révolution et les pillages de 1793-1795, et d'enseigner l'Histoire naturelle : les collections n'étaient pas exposées et servaient pour les cours. Les herbiers furent confiés en 1819 au Jardin botanique.

– **Jacques Philippe Mouton-Fontenille**¹⁷¹ prit la suite de Gilibert ; comme ce dernier, il était avant tout botaniste, mais aussi zoologue. Il fut malheureusement impuissant devant la dégradation des collections.

– **Claude Jourdan**¹⁷² eut pour objectif de reconstituer les collections exsangues du Muséum. Pour cela, il effectua des missions en France et à l'étranger pour recueillir directement des spécimens et pour établir des contacts avec des musées ou des naturalistes. Il procéda à de nombreux achats de collections, concernant majoritairement la paléontologie.

– **Louis Lortet**¹⁷³, dès sa prise de fonctions, ne put que constater l'état dans lequel les collections avaient été laissées par son prédécesseur, et l'une de ses premières tâches fut de remettre de l'ordre dans les collections. C'est dans cet objectif qu'il fit appel à de nombreux savants lyonnais, chacun dans leur discipline, pour nettoyer, trier, déterminer les spécimens (Chantre, Locard, Terver, Godard, Falsan...). Il fit appel au bon vouloir des institutions, des associations, des particuliers pour enrichir les collections. La création par

¹⁷⁰ Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) : homme politique (maire de Lyon) et botaniste français, né à Lyon

¹⁷¹ Marie Jacques Philippe Mouton-Fontenille de la Clotte (1769-1837) : botaniste et naturaliste français, né à Montpellier

¹⁷² Claude Jourdan (1803-1873) : géologue et zoologiste français

¹⁷³ Louis Charles Émile Lortet (1838-1909) : médecin, botaniste, zoologiste français, né à Oullins (Rhône)

Lortet en 1872 de l'Association lyonnaise des Amis des sciences naturelles autour de ses principaux collaborateurs et celle des Archives du muséum d'Histoire naturelle de Lyon, le développement de missions et la politique d'échanges furent autant d'outils de développement scientifique qui permirent un véritable essor des collections, notamment sous la forme de donations.

2.2. Le bilan des entrées

L'enrichissement des collections s'est effectué de manière soit isolée et unique, soit échelonnée et multiple, soit sous la forme de collections complètes. En termes de bilan, les Vertébrés forment une partie très importante des collections.

– Les oiseaux et les mammifères sont conservés sous forme de naturalisations, montés ou en peaux. On note 591 oiseaux montés en 1814, 2 200 en 1875, 4 150 en 1910, pour 8 500 spécimens aujourd'hui. Les oiseaux en herbiers de Mouton-Fontenille, mentionnés dans l'inventaire manuscrit dressé par Gilibert en 1814¹⁷⁴, ne sont malheureusement pas présents dans les collections actuelles¹⁷⁵. Si l'on considère que les pertes sont minimales au XX^e siècle, on peut estimer que près de 50 % de la collection actuelle existait déjà au début du XX^e siècle.

– La plupart des reptiles et des poissons est conservée en préparation liquide. De 70 à 80 % des collections actuelles en liquide datent de la seconde moitié du XIX^e siècle.

La répartition géographique globale des collections de Vertébrés fait apparaître qu'une proportion de 80 à 90 % des collections a une origine extra-européenne. Au XX^e siècle, cette proportion baissera sensiblement avec l'apport important de matériel français et régional.

– Parmi les Invertébrés, les coquilles sont entrées en grand nombre, ainsi que les Invertébrés marins, généralement par lots ou, pour les coquilles, par collections entières. Si on détaille les chiffres en notre possession, on s'aperçoit que moins de 40 % des coquilles sont entrées au XIX^e siècle, mais que, si l'on y ajoute les entrées différées dans le temps (comme la collection de Georges Coutagne¹⁷⁶ conservée par la famille et donnée en 2006), environ 80 % d'entre elles datent du XIX^e siècle et près de 75 % de la période 1850-1900. À la suite des travaux de Coutagne et Germain, la malacologie française est entrée dans une longue période de dormance. La *Faune* de Germain, parue à un moment peu favorable de l'entre-deux-guerres, a sans doute rompu trop brutalement avec la tradition malacologique qui dominait

¹⁷⁴ CCEC, cote CO-I (anc. DS.CI), « Inventaire général du Muséum 1814 »

¹⁷⁵ Cet herbier d'oiseaux, si original, doit hélas être considéré comme perdu. Le Musée de Gap renferme le seul herbier d'oiseaux connu, traditionnellement attribué au curé Dominique Chaix (1730-1799), mais qui aurait pu avoir été constitué par Mouton-Fontenille

¹⁷⁶ Georges Coutagne (1854-1928) : ingénieur, agronome, botaniste, malacologue, généticien et industriel français, né à Lyon. La redécouverte de sa collection été détaillée dans un article récent : VIVIEN F. & AUDIBERT C., « de *Papilio antimachus* à *Moitessieria locardi* », Cahiers Scientifiques, n° 13 : pp. 7-10

jusqu'à la Première Guerre mondiale. Loin de donner un nouveau souffle, elle fut comme un coup d'arrêt des études malacologiques françaises¹⁷⁷, ce qu'aggrava encore la Seconde Guerre mondiale. Ceci se traduit par un quasi-abandon des études et pratiques conchyliologiques, et explique l'absence de collections dans la période de 1930 à 1980.

– Les entrées d'insectes sont constituées de lots et de quelques collections nominales. Au regard de l'activité entomologique de l'époque, on peut considérer cette discipline comme un parent pauvre des entrées du XIX^e siècle. Les entomologistes locaux ont côtoyé le Muséum et enrichi les collections en cédant de petits lots d'insectes, mais, en fin de compte, un nombre limité de leurs collections est parvenu au musée, du moins à l'époque. On estime à 5 % la proportion de matériel du XIX^e siècle présent dans les collections actuelles. Ce chiffre atteint environ 15 % si l'on ajoute les entrées différées sous la forme de dons ou de dépôts (Foudras, Rouäst, Donzel, Guillebeau...). L'explication est double : beaucoup de collections du XIX^e siècle ont été détruites et, contrairement à celles de conchyliologie, le XX^e siècle s'avère un grand pourvoyeur de collections d'insectes.

3. Essai de typologie des collecteurs et donateurs

Le tableau suivant (fig. 5), non exhaustif, montre bien que le nombre de collecteurs et donateurs est bien plus important qu'on ne pourrait l'imaginer à première vue. Une vingtaine de noms seulement apparaît sur la plaque des donateurs (fig. 9) pour la période qui nous intéresse. Beaucoup d'entre eux, dont les noms apparaissent dans les livres d'entrées, associés ou non à des informations souvent laconiques, nous sont totalement inconnus. Il nous est impossible, pour un certain nombre d'entre eux, de définir avec précision ce qu'ils ont donné ou vendu. Et, quand bien même nous le saurions, il ne serait pas toujours possible de repérer en collection les spécimens concernés.

Après nous être attachés à analyser la nature des collections, nous avons tenté de nous pencher sur la personnalité des collecteurs, collectionneurs et donateurs : l'analyse du profil des personnes qui sont à l'origine des entrées de collections au XIX^e siècle fait apparaître que, à une immense majorité, ce sont des naturalistes, c'est-à-dire des personnes éprises des sciences de la nature, que ce soit par goût ou par intérêt. On peut distinguer en leur sein les généralistes et les spécialistes, ceux de terrain et de cabinet, les amateurs et les professionnels...

Chez ces naturalistes, deux paramètres semblent avoir une forte influence sur la nature et la qualité des entrées à l'origine desquelles ils se trouvent : d'une part le niveau de compétence scientifique, d'autre part la motivation de l'acte de cession.

¹⁷⁷ Carré F., « Notes pour une histoire de la Malacologie continentale en France », *Vertigo*, 1, 1991, pp. 5-19

Adolphe	De Cuers	<u>Grilat</u>	Morice	Savin
Agassiz	<i>Degreaux</i>	<u>Guérin</u>	<i>Motte Donat</i>	Savoie
<u>Ass. Lyon. Amis Sc. Nat.</u>	Dejean	<u>Hénon</u>	<u>Mouton- Fontenille</u>	Schneider
baron de Brémont	<u>De Lorient</u>	<u>Hoffmann</u>	Mulsant	Schlumberger
Berger	Devilliers (V ^{ve})	Hustache	Müller	Sermet (baronne de)
Biferi	<i>Deyrolle</i>	Janowski	Nader & Cie	Simon
Bonnardel	Donzel H.	<u>Jourdan</u>	<u>Pallary</u>	Soubry
Bourcier	Donzel H.A.	<u>Jus</u>	<u>Parc de la Tête-d'Or</u>	Susini
<u>Bourdaret</u>	Dugès	Kleimann	<i>Parzudaki</i>	Terver
Bouvier	Falconnet	Koehler	Pélagaud	<u>Szymariski</u>
Brébion	Fochon	<i>Lafond</i>	Père Ménager	<u>Thozet</u>
Buffard	<u>Gabillot</u>	Lataste	<i>Perrot</i>	Tockog
<i>Caine</i>	<u>Gaillard</u>	Locard	Perroud	Vasse
<i>Cauvin</i>	<i>Gal</i>	<u>Lortet</u>	Pianet	Verreaux
Chabrières	Gérard	Lucas	Redenbach	<i>Vizonneau</i>
Chaffangeon	Germain	Lütken	<i>Revil</i>	Wetzell
<u>Chantre</u>	<u>Gilibert</u>	Malmazet	Rey	
<u>Consul Blanche</u>	Godard	Martin	<u>Robillard</u>	
<u>Corre</u>	Godeffroy de Hambourg	Meunier	Rolland	
Cotteau	<i>Greville</i>	Michaud	<u>Roman</u>	

Fig. 5 – Essai de recensement des donateurs et de classement en fonction du caractère dominant de leur lien avec l'institution ; en **gras**, caractère scientifique ; en italique, intérêt plus commercial ; en souligné, contexte social (dont le personnel du musée) ; sont laissés en caractère normal tous les autres noms au sujet desquels nous n'avons pas d'information.

Le niveau de compétence scientifique

On observe un fort gradient de ce paramètre, depuis le naturaliste au faible niveau de connaissance, qui propose du matériel somme toute assez banal, jusqu'au spécialiste, professionnel ou amateur, qui pourra proposer du matériel de référence.

La motivation des personnes vis-à-vis de la donation ou de la vente de matériel au musée

Elle a plusieurs origines. On peut distinguer une motivation purement scientifique, une motivation plus commerciale et une motivation que l'on pourrait qualifier de sociale. Bien entendu, beaucoup d'entrées combinent ces différents critères.

La motivation scientifique (fig. 5, en gras)

Elle caractérise beaucoup de donateurs qui souhaitent faire progresser la connaissance, la leur et celle des autres. La pratique de l'échange de matériel scientifique s'inscrit dans cette logique, notamment pour les spécialistes toujours à la recherche de matériel de référence et pour les collectionneurs à la recherche de la pièce manquante. On distingue, parmi les collectionneurs scientifiques, un gradient de spécialisation depuis les généralistes jusqu'aux spécialistes, comme l'entomologiste Claudius Rey¹⁷⁸. On peut mentionner que le monde ecclésiastique a compté dans ses rangs une proportion non négligeable de scientifiques qui ont contribué à la constitution de collections importantes, d'insectes et de coquilles tout particulièrement.

L'intérêt commercial (fig. 5, en italique)

Très présent, il se traduit par l'offre d'un grand nombre de marchands naturalistes ou de préparateurs naturalistes que l'on rencontre sur la place lyonnaise, à Paris ou dans d'autres villes françaises et surtout étrangères. Certains se sont spécialisés, par exemple dans le commerce des insectes ou des coquilles, ou bien, pour les voyageurs en particulier, dans certaines provenances géographiques.

Le contexte social (fig. 5, en souligné)

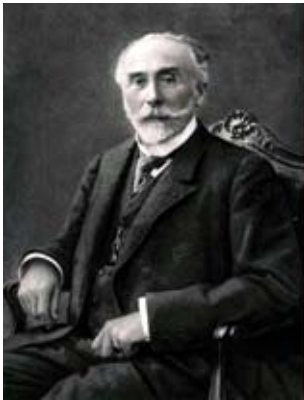
De nombreux Lyonnais contribuèrent à l'essor des collections du Muséum, par un biais professionnel ou familial. De nombreuses franges de la société de l'époque goûtaient un certain intérêt pour l'histoire naturelle (industriels, ecclésiastiques, notables, médecins...). Beaucoup se retrouvèrent membres de l'Association lyonnaise des Amis des sciences naturelles de Lyon créée par Louis Lortet pour favoriser l'enrichissement des collections. Le degré d'attachement à son pays ou à sa ville natale favorisa le rapatriement de matériel par des personnes séjournant ou travaillant à l'étranger,

¹⁷⁸ Claudius Rey (1817-1895) : entomologiste français, né à Lyon

notamment dans les colonies françaises de l'époque. Le Muséum de Lyon vit ses collections s'enrichir grâce aux nombreux envois de deux Lyonnais, Gilbert Tirant et Albert Morice, en poste en Cochinchine.

4. Portraits croisés

L'activité de quelques personnages doit être ici rapidement évoquée, afin de témoigner de la diversité de leur contribution à l'enrichissement des collections du Muséum.



Louis Lortet (1838-1909) (fig. 6)

Outre le fait d'une politique active qui donna au Muséum une stature internationale, le directeur du Muséum (de 1870 à 1909) contribua personnellement à l'essor des collections lyonnaises par la conduite de missions au Moyen-Orient, au même titre qu'Ernest Chantre, son proche collaborateur. Il s'investit en particulier dans l'étude des reptiles et des poissons de cette région, décrivant plusieurs espèces nouvelles pour la science. De ses voyages (entre 1873 et 1909), il rapporta un grand nombre d'échantillons dans toutes les disciplines de la zoologie.

Fig. 6 – Portrait de Louis Lortet.
© Musée des Confluences.



Reptiles en alcool rapportés du Moyen-Orient. © Cédric Audibert, musée des Confluences.

Gilbert Tirant (1848-1899) (fig. 7) et **Albert Morice (1848-1877)**

Gilbert Tirant naquit à Lyon en 1848. Son père était vétérinaire et fit lui-même des études de médecine jusqu'à l'obtention du titre de docteur. En 1873 et 1874, il séjourna en Tunisie, puis se rendit en Cochinchine en



Fig. 7 – Oiseaux de Gilbert Tirant et publication par G. Tirant sur les oiseaux de la Basse-Cochinchine en 1879. © Cédric Audibert, musée des Confluences.



tant qu'administrateur stagiaire des affaires indigènes, pour devenir en 1888 résident de première classe. Il occupa différents postes administratifs en Annam et au Tonkin et, en 1894, devint directeur des affaires politiques et des protectorats au Gouvernement général de l'Indochine. De retour en France en 1898, il mourut de la malaria en octobre 1899. On sait très peu de chose sur ce naturaliste et sur les rapports qu'il entretenait avec le Muséum de Lyon. Toujours est-il qu'il fit parvenir au musée de sa ville natale une très intéressante collection d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux de Cochinchine. Il décrivit plusieurs nouvelles espèces de poissons, dont les types sont conservés au Muséum.

Un autre Lyonnais, Albert Morice, fournit au Muséum d'importantes collections zoologiques et suivit un parcours tout aussi intéressant. Cet ancien interne des hôpitaux de Lyon se retrouva en Cochinchine dans le service de santé de la Marine. Il s'intéressa à tout ce qui concernait ce pays : histoire, mœurs et coutumes des habitants, géologie, faune... et publia ses observations. Il revint en France en 1874 et obtint son doctorat à la faculté de Médecine de Paris. Reparti en Indochine en 1876, il fut nommé médecin du Consulat à Qui-Nhon. Albert Morice expédia au Muséum de Lyon un grand nombre de spécimens d'animaux, dont une majorité de serpents, mais aussi des collections ethnologiques et archéologiques. Il était promis à un brillant avenir scientifique ; malheureusement, il mourut très jeune, à 29 ans, d'une complication pulmonaire contractée en Indochine.

Claudius Rey (1817-1895) (fig. 8)

On ignore si Claudius Rey a beaucoup côtoyé le Muséum de Lyon, mais tout laisse à penser que ses contacts devaient être épisodiques. D'un naturel réservé, cet entomologiste travailla longtemps dans l'ombre d'Étienne Mulsant (1797-1880), avec lequel il contribua à la publication de la remarquable et monumentale *Histoire naturelle des Coléoptères de France*¹⁷⁹. Il légua au Muséum sa collection de cartons d'insectes, non sans l'avoir une dernière fois remise en ordre. Cette collection fait aujourd'hui l'objet d'un très grand nombre de consultations, de la part d'entomologistes tant français qu'étrangers. Avec le recul de l'histoire et à travers les enseignements tirés de l'étude de sa collection, on reconnaît aujourd'hui à l'entomologiste lyonnais l'extrême justesse et pertinence de ses observations entomologiques.

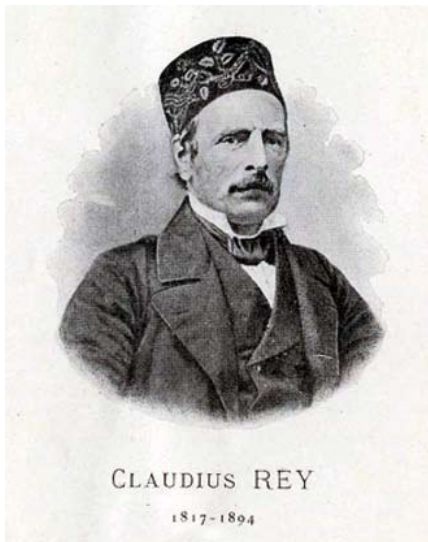


Fig. 8 – Portrait de Claudius Rey. À droite, le meuble qui renferme sa précieuse collection d'insectes. ©Cédric Audibert, musée des Confluences.

¹⁷⁹ Publication en 24 tomes et 14 volumes, avec 78 planches lithographiées, de 1839 à 1868

Conclusion

Cette étude succincte donne un reflet bien partiel de l'histoire complexe des collections du Muséum. Elle fait néanmoins ressortir que le XIX^e siècle est une époque phare de leur développement, lequel repose en grande partie sur l'action prépondérante de quelques personnalités, notamment des scientifiques et des naturalistes. Elle nous éclaire non seulement sur les pratiques d'alors mais aussi sur les personnalités et les motivations de leurs auteurs, sans négliger le poids du contexte scientifique, social et politique des époques traversées.

Cette histoire – celle des hommes qui ont formé ou rassemblé ces collections en leur temps – se poursuit aujourd'hui. S'y plonger contribue à faire évoluer notre vision et nous incite à considérer celles dont nous avons aujourd'hui la charge avec une certaine humilité.



Fig. 9 – Plaque de marbre des donateurs.
© Patrick Agneau, musée des Confluences.